Le « bien-être animal », pourquoi pas ?

Joël Priolon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/3149>

DOI : 10.4000/economierurale.3149

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 5 janvier 2005

Pagination : 95-97

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Joël Priolon, « Le « bien-être animal », pourquoi pas ? », *Économie rurale* [En ligne], 285 | Janvier-février 2005, mis en ligne le 05 janvier 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/3149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/economierurale.3149>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Le « bien-être animal », pourquoi pas ?

Joël Priolon

- 1 À moins d'être parfaitement insensible au sort réservé aux animaux sauvages ou domestiques, chacun de nous est intéressé par la question du bien-être animal. Être intéressé, et c'est d'emblée un point essentiel, n'implique pas de sombrer dans la passion. Posons donc ceci : la question du bien-être animal peut parfaitement être abordée de manière sereine, ce que Jocelyne Porcher semble nier dès son premier paragraphe ; mais nous ne nous laisserons pas enfermer dans ce type de stratagème rhétorique. Nous ne nous laisserons pas davantage piéger par le dispositif fondamental qui avance formellement masqué dans son texte ; il faut en effet attendre la sixième note de bas de page (ou encore la conclusion) pour comprendre enfin où l'auteur veut nous emmener : *« Je fais une distinction très nette entre "l'élevage" qui renvoie à un rapport social millénaire avec les animaux domestiques autant qu'à des activités productives, et les « productions animales » qui sont apparues avec la société industrielle et subissent les évolutions de n'importe quelle autre industrie. »*
- 2 Le texte de Jocelyne Porcher est sous-tendu par cette affirmation implicite : les productions animales industrielles (sic)¹ sont condamnables et doivent être condamnées. Le point d'arrivée du raisonnement est en fait le point de départ (même si ce départ n'est pas au début du texte) : on appelle cela une pétition de principe. Notons au passage que la notion d'industrie n'est jamais précisée, ce qui pose problème quand elle est située au cœur du texte, comme ¶9 et ¶7 de la supposée démonstration.

À la découverte des économies de marché

- 3 L'accusation est donc là : le bien-être animal est un instrument au service des industriels des productions animales qui souhaitent poursuivre paisiblement leur œuvre d'asservissement de l'animal : *« Ce que le lobby agro-industriel défend à Bruxelles, ce ne sont pas les intérêts des éleveurs (dont le plus immédiat est de survivre) mais le maintien des éléments les plus essentiels à la poursuite, ici ou ailleurs, de l'industrialisation de l'élevage. »*

Très habituelle et très lassante théorie du complot : la recherche de l'amélioration du sort des animaux d'élevage ne saurait être un acte positif. Elle est forcément le fait de manipulateurs poursuivant, derrière un affichage généreux, un objectif inavouable. Un peu d'histoire pour répondre à cette assertion : la domestication des plantes et des animaux a été un processus plurimillénaire, englobant la quasi-totalité des acteurs de l'agriculture ; c'est ce qui fait que les animaux ont été adaptés aux systèmes d'élevage (tout comme ces derniers ont également dû s'adapter aux animaux) ; il n'y a pas de complot de quelques-uns contre les animaux, il y a une histoire longue et complexe.

- 4 C'est donc un fait, l'animal a été adapté aux besoins de l'homme soit pour transporter des charges soit comme source de protéines (ou de laine, de cuir...) ; c'est d'ailleurs une réalité qui n'est pas toujours agréable à admettre sereinement : nous sommes omnivores, la plupart d'entre nous ingurgitons de la chair animale et nous avons parfois un peu (beaucoup ?) de peine à faire face à cela. Nous rusons avec la réalité quand nous avons un peu de peine à l'affronter ; mais nous avons aussi des sursauts, et nous ne sommes pas toujours veules : nous sommes également capables d'assumer parfois frontalement notre goût pour la chair animale. Alors, dans ces moments-là, lorsque nous mangeons notre escalope nous acceptons de penser au veau et, très pragmatiquement, sans excès d'anthropomorphisme, nous espérons qu'avant d'être abattu dans des conditions pas trop bestiales le veau a été bien traité². C'est humain tout simplement.
- 5 Mais au fait, qu'est-ce qu'être bien traité pour un veau ? Nous ne le savons pas et, d'une certaine manière, nous ne le saurons jamais et nous devrions savoir que nous ne saurons jamais³. Alors nous appliquons le principe du rasoir d'Occam et nous allons au plus simple : nous posons des questions aux zootechniciens, ces scientifiques qui, quotidiennement, étudient l'animal d'élevage. Et que nous répondent les zootechniciens ? Une chose simple : tout comme chez l'homme, l'état physiologique est un excellent indicateur de l'état plus général de l'individu considéré⁴. Attitude parfaitement raisonnable même si elle ne permet pas de résoudre l'insoluble question du bonheur du veau⁵. C'est pour cela que nous ne voyons pas en quoi cela pose problème que « le *« bien-être animal », comme son nom l'indique, ne s'intéresse qu'à l'animal, de fait à l'organisme animal en tant que système biologique* ». On ne reprochera pas davantage aux zootechniciens de faire de la vraie science et donc « *d'évacuer la sensibilité, occulter l'affectivité, annihiler l'empathie* ». La science moderne est causale et objective⁶. Elle n'empêche pas par ailleurs les zootechniciens d'être eux-mêmes sensibles, affectueux, capables d'empathie etc. mais, quand ils font de la science, ils doivent se concentrer sur « le noyau dur des faits », sinon ils ne seraient plus des scientifiques.
- 6 Revenons à nos industriels et à notre rapport avec eux, nous pauvres consommateurs ! Nous demandons que les animaux soient bien traités ; les industriels nous offrent aujourd'hui des formes d'élevage qui répondent mieux à ce critère. Demande et offre tendent à se rencontrer, c'est un des miracles quotidiens produits par les économies de marché ! Aux yeux de certains ce ne peut être que suspect, l'acheteur est nécessairement manipulé, le vendeur forcément plein de rouerie.
- 7 Un peu d'histoire économique : c'est depuis quelques siècles une force essentielle des entrepreneurs d'avoir su à la fois identifier et créer des besoins et en tirer profit. Les industriels des productions animales ne sont pas plus condamnables sous cet angle que les opérateurs de téléphonie mobile, les créateurs de prêt-à-porter ou les éditeurs de

musique de variété : ils exploitent à leur profit les demandes que les consommateurs expriment et savent en faire surgir de nouvelles ; rien de particulièrement nouveau de ce côté.

À moins que ?

- 8 Rien de particulièrement nouveau à moins que l'on ne considère l'élevage comme une activité intrinsèquement spécifique à partir de laquelle on explique la totalité de notre rapport au monde. C'est ce que fait Jocelyne Porcher : « *Que les bêtes domestiques nous retiennent de devenir des êtres dont le cœur se laisserait complètement forclure interroge surtout à mon sens, d'un point de vue philosophique et anthropologique, notre capacité à être humain sans les animaux* ». Doit-on répondre à cela ? Ce n'est pas sûr. Ce qui est sûr en revanche c'est que nous ne pouvons pas, sans réagir, nous laisser enfermer dans la nasse de ces deux affirmations péremptoires :
 - notre rapport à l'animal révèle notre rapport à la vie dans sa totalité ;
 - l'élevage industriel est une forme d'élevage que l'on doit condamner puisqu'il aliène l'homme aussi bien que l'animal.
- 9 Car si l'on admet ces prémisses, on doit aussi admettre leur combinaison : si nous ne rejetons pas l'élevage industriel, nous perdons notre humanité (au minimum notre sensibilité mais cela va bien plus loin). Pratique insupportable du tiers exclu : si je ne rejette pas, c'est donc que j'adhère...
- 10 C'est plus que ce que nous pouvons accepter dans le cadre d'une discussion supposée scientifique. Ni l'offense ni l'invective ne peuvent constituer les prémices d'un débat. Pour ce qui nous concerne, nous n'irons pas au-delà.

NOTES

1. . Il convient d'insister sur « sic » (mot latin, ainsi), car l'expression, inélégante, est effectivement employée par Jocelyne Porcher.
2. . Le veau représente ici l'ensemble des animaux domestiques. C'est une synecdoque ; est-il besoin de le préciser ?
3. . Et pourtant, on peut lire ceci : « Ce qui fait plaisir aux animaux, ce qui leur procure du bien-être, nous l'ignorons d'autant moins que nous y sommes parfaitement sensibles ».
4. . C'est le principe de la médecine préventive : très schématiquement, à travers quelques examens rapides, on fait le pari que l'observation de quelques critères physiologiques sera révélatrice de l'état général. Heureusement pour nous, ce pari fonctionne plutôt bien.
5. . Le veau qui soit dit en passant est peut-être parfaitement béat dans sa logette s'il a à manger, que son espace est ventilé et que les mouches ne l'ennuient pas trop (c'est peut-être cela l'ataraxie du veau...). Alors que dans le pré voisin, il souffrira peut-être de l'insistance du soleil qui tape trop fort, des taons qui s'acharnent, des chiens qui ont envie de tester leurs crocs, etc.
6. . Voir à ce sujet l'article remarquable de Michel Paty « *La matière dérobée* », La Pensée, novembre-décembre 1978.

AUTEUR

JOËL PRIOLON

Maître de conférences en économie, Institut national agronomique Paris-Grignon, Umr économie publique